

Aimer aujourd'hui ?



En 1985, Jean Nadal a fondé le CIPA et nous fêtons aujourd'hui les 30 ans du Collège. Son fonctionnement se réfère à une collégialité qui privilégie les relations humaines, le lien social. Dans la continuité de Freud, nous considérons que psychanalyse est consubstantielle à l'anthropologie. Nous l'avons intégré dans la formation des psychanalystes et dans la transmission, ce qui ouvre à l'autre de la subjectivité et ainsi à d'autres chercheurs des sciences humaines. Psychanalyse et anthropologie sont mis en mouvement par l'image, l'imagination, le rêve, le mythe. Cette mise en travail procède d'un paradigme pour comprendre le fonctionnement social et le rêve.

A cette occasion, nous avons choisi la question d'aimer qui est à la fois psychanalytique et anthropologique. Elle est fondamentale dans l'œuvre freudienne et particulièrement sensible dans notre société aux tendances individualistes. La question du deux, essentielle en amour, constitue l'identité du CIPA qui repose donc sur deux champs : psychanalyse et anthropologie. Ces deux champs se confrontent et se conflictualisent, ils font appel à la souplesse de ce principe d'action que représente Eros pour se dégager d'une logique binaire propice aux rapports de pouvoir, aux confusions, qui amèneraient à une impasse, celle des incompatibilités. Ceci a fait partie de notre histoire ; les scissions et les séparations, qui furent dans l'après-coup marquées par Eros, nous ont aidés à rapprocher psychanalyse et anthropologie.

Au CIPA, nous interrogeons le social et le politique, ce qui permet de saisir d'une part, leurs effets sur la psyché singulière, et d'autre part, leur fabrication par les individualités. Ces deux champs, inconscient et social sont mis en rapport par le discours de l'ensemble, mais aussi en pensant dans les interstices entre psyché singulière et collectif. Notre choix des thèmes des Rencontres-débat et ses publications, ses différents séminaires ont ouvert un espace de liberté pour accueillir les cliniques psychanalytique et anthropologique et ainsi battre en brèche la tentation de l'enfermement.

Actuellement, nous développons ce capital théorique et clinique en l'élargissant aux théoriciens de la sensorialité et à l'anthropologie qui n'est pas uniquement freudienne.

Il n'y a pas d'amour sans doute et l'amour possède aussi son envers, la haine, qui se nourrit de certitudes. D'entrée de jeu, Jean Nadal a théorisé la pulsion d'emprise à travers l'imaginaire social, l'éthique, le politique mais aussi la violence qui est au cœur des individualités. Nous dirions qu'infinie est la puissance adhésive du plaisir absolu pour ne pas sombrer dans le néant avant de connaître l'amour.

Depuis huit ans, nous avons organisé des Rencontres-débat autour du devenir d'Eros dans les cliniques psychanalytique et anthropologique. Nous avons donc examiné les différentes figures d'Eros à travers le politique, l'empathie, la fraternité, la masse, puis le sexuel et le corps. Pour la psyché singulière, sexuel et corps délogent Eros d'un narcissisme absolu, celui d'un « sujet/corps » premier modèle de *l'être existé*. Le sujet prend alors sa place dans le monde social tel qu'il se présente à lui, par délégation du couple parental et en tout premier lieu la mère ou son tenant-lieu, le porte-parole. Selon Piera Aulagnier, la mère est le premier représentant de l'Autre.

Pour garder sa prestance Eros fait feu de tout bois, et avec notre société consumériste, arriverait-il à saturation ? Devenirait-il le mal aimé ? L'hyper-individualisme annoncerait-il la fin de l'amour ainsi que le constat du refroidissement de la passion. Selon Byung-Chul Ang, Eros dépérirait en raison de « la liberté infinie de choix, de la multiplicité des options et de la volonté compulsive d'optimisation.¹ » L'amour prend sa source dans l'immanence, ce qui le fait s'éloigner de sa référence à Dieu pour se positionner en tant que sujet/objet au centre du débat de l'altérité. Il s'agit ici d'un renversement de l'intériorité sur l'extériorité. Ainsi dans les strates les plus primitives de la psyché, prenons-nous en compte l'originaire d'où émerge *l'être existé*. Le désir d'amour se dégage alors du besoin dévorant de l'amour-passion qui n'est pas l'amour. Ce désir est à la source de la subjectivité, de son surgissement quand l'affect devient pulsion.

L'ontologie du sujet et ses éléments archaïques globalisants peuvent entrer en adhésion avec les métamorphoses sociétales produites par le néolibéralisme, engendrant toutes sortes de déstructurations psychiques et sociales. La psyché et le social ne sont plus uniquement régis par le renoncement et le refoulement entre le pulsionnel et les exigences civilisationnelles ; et sans grandes inhibitions et renoncements, psychique et social laissent se répandre ces éléments narcissiques aux tendances totalisantes propice aux enjeux identitaires violents. Les problématiques individuelles et collectives ont à faire avec le Malêtre qui est ontologique et se différencie donc du *Malaise*. Selon René Kaës, *le Malêtre*² touche l'être au monde avec les autres, l'être est atteint dans son existence même. Nous dirions dans sa radicalité, ce qui peut produire l'effacement progressif du sujet.

Dans la métapsychologie, Freud, tout en reconnaissant l'amour comme l'un des fondements de la culture, oppose l'amour à la culture qui lui inflige des restrictions. La tradition chrétienne appelle à vivre l'amour de charité en plaçant en son centre le message d'amour christique, « aimer son prochain comme soi-même ». Cette tradition relève d'un humanisme, d'un amour universel. Les mystiques, ces individualités exceptionnelles, sont allés le plus loin possible dans le sentiment du bonheur intérieur

en l'absence de l'objet incarné, économie sacrificielle qui a conduit certains jusqu'à la disparition de leur être.

Freud oppose la raison, « le dieu raisonnable », à la religion qu'il qualifie d'illusion. Il tente ainsi de résoudre l'énigme du prochain : il ne s'agit pas uniquement de s'aimer soi-même en lui, d'y trouver son propre idéal, mais de rencontrer un étranger à soi-même, voire quelqu'un qui agresse, tout en le situant dans l'égalité. Par la voie de l'identification, Freud avance une pensée discursive sur la compréhension de l'amour entre soi et le prochain. Pour Lacan, s'aimer soi-même dans le semblable n'a rien d'étonnant du fait de la réciprocité, le moi étant fait des identifications superposées en « pelure d'oignons ».

Selon Denis de Rougemont, tout l'Occident depuis Platon jusqu'à aujourd'hui, s'inscrit dans une culture du refus, qui fait de l'amour quelque chose qui semble impossible. Dans une approche anthropologique, la naissance du sentiment amoureux apparaît au XII^{ème} siècle dans les textes. C'est un moment fondateur qui est celui du pur amour et de l'amour courtois. Quels sont alors les chemins de l'Éros au Moyen Âge ? L'amour cathare, pur amour ou amour parfait, est voué à l'abstinence sexuelle et jamais un amour n'a été poussé aussi loin collectivement. L'amour chevaleresque développe l'individualisme, la femme est extérieure à cet amour qui préfigure le donjuanisme. Quant à l'amour courtois, selon Lacan, il se présente comme un amour sans objet, un au-delà de soi-même, une nouvelle figure *de l'amour divin*. Le troubadour se révèle dans une quête qui n'est plus l'objet, mais sa beauté, voire une quête de la beauté éternelle. Jacques Sédard parle de l'érotique des troubadours, *le Joy* ; la femme n'y est plus objet d'échange mais dépositaire du désir et de la jouissance. Pour Georges Duby, le désir masculin se décèle aussi politique. Il précise que cet amour est un amour de caste, un jeu éducatif masculin permettant aux jeunes hommes d'apprendre à maîtriser pulsions et sentiments.

Actuellement, l'amour s'inscrit dans une autre démarche : être soi-même pour rencontrer l'autre du couple, dans la réciprocité et dans la différence permettant à chacun de préserver son autonomie. Ceci implique une séparation entre soi et l'autre, marquant ainsi la rupture avec la société traditionnelle. Selon Lacan, « Il n'y a pas de rapport sexuel », c'est-à-dire ni complétude, ni complémentarité, l'amour venant suppléer à ce manque. Il devient alors le révélateur des désirs de l'enfant en soi dans sa quête d'unité du couple (mère-enfant). Dans ces strates les plus primitives corps/psyché, celles d'un corps-monde d'où émergent des fantasmes d'auto-engendrement, c'est le vital pour soi qui intéresse dans l'autre. Quel devenir pour le couple inscrit dans ce présent immédiat qui fait appel à l'être ? Le risque n'est-il pas l'éclatement dès que l'image se fissure ?

Dans le social, M. Mauss envisage l'amour par le don et l'échange, le double don, comme conditions, dirions-nous, pour sortir de l'englobement des signifiants. Il précise que le *mana* est une force métaphysique, unificatrice magique, la force de donner de soi, voire de donner le meilleur de soi. Cette force permet la circulation de ce premier don qui contribuerait au préalable de l'amour. Puissance spirituelle du groupe, le *mana* est un signifiant entre le soi individuel et le groupe. Mais qu'en est-il de la magie chez Freud ? Il s'appuie sur les travaux de Frazer, pour théoriser la toute-puissance infantile dans l'individualité. La magie n'enveloppe-t-elle pas de son halo la constitution du couple ?

En Occident, l'amour est au centre de notre quête d'identité, et de notre besoin de reconnaissance d'individualité. Cependant, le néolibéralisme influence la sphère intime et modifie l'idéal d'amour. Cet idéal n'est plus le don de soi, ni la prétention d'un retour sur soi, mais un « donnant-donnant ». Il s'agit là d'un monde clos, entre soi et soi qui passe l'extérieur aux propres filtres de sa subjectivité en exacerbant son émotionnel dans l'attente de trouver dans un soi/monde des figures héroïques. Ainsi, les relations amoureuses auraient-elles de moins en moins de médiateurs, de plus en plus d'attachements, et de moins en moins de conflits exprimés. L'amour devient un contrat entre deux personnes qui cherchent leurs propres satisfactions, faisant fi des limites entre soi et l'autre. Le narcissisme se déploie en une nouvelle idéalisation, celle d'un corps réduit à un objet marchand, avec le déni du lien corporel et sensuel, plus dans la pornographie que dans l'érotisme. La civilisation de la séduction a cédé le pas à celle de la consommation. S'agit-il encore d'aimer ou de faire du sexe ?

Avec les mutations de la société moderne, sommes-nous donc passés de la passion des autres à la passion de soi ? Cette passion de soi peut-elle donner toute son amplitude à ce lieu du sensible, entre corps propre et pensée, propice à l'autonomisation des individualités ? Dans cet espace de subjectivité, l'amour, ses illusions et ses jouissances sont toujours à réinventer, et l'excès devient alors un ressort comme nécessité vitale. Mais, l'excès est aussi le mal, et la haine est à penser car il ne peut y avoir de fixité de l'aimant/aimé, pas plus que de fixité de la condition sociale. Cependant, l'attachement se pose en tant qu'élément dès l'origine de la créativité de l'amour, d'abord dans un corps à corps, il s'agit alors d'une question de peau. La peau crie, s'irrite et se craquelle selon ses propres schèmes, elle se déchire pour tenter d'en trouver une autre. Il faut être fou pour aimer et accepter cette fragilisation au plus profond de soi, mais cette folie crée du lien, l'amour lie l'intime et le social.

Peut-on être amoureux sans souffrir, sans prendre de risques ? Aujourd'hui où les nouveaux liens amoureux se font sur internet, comment, cette nouvelle peau se tissera-t-elle ? Meetic serait-il la garantie d'un amour conforme à nos souhaits ? En ce sens, Alain Badiou³ s'oppose à cette propagande fallacieuse de Meetic où l'amour est donné comme une possibilité. Il s'agit de prendre la meilleure de ces possibilités qui serait alors sécurisée. Que devient l'impossible de l'amour ?

Penser l'amour et vivre d'une certaine façon l'expérience du monde passe par la constitution chez le sujet d'un espace de réflexivité. Cet espace permettra-t-il moins d'assujettissement ou alors le fort attachement à l'objet idéalisé occultera-t-il un travail de deuil ? Défaut ou excès d'attachement ne conduisent-ils pas à la mélancolisation du lien amoureux ? Agonie sans fin d'Eros !

L'amour porte l'empreinte des civilisations, de l'amour du poète dans le registre mythique, comme enveloppe narrative, à l'amour rêvé qui vient rencontrer la réalité de l'altérité, l'amour n'existe que dans le partage. Au XX^e siècle avec Sartre, l'amour – liberté et responsabilité – est placé sous l'égide des trois ordres de l'être. L'amant veut être tout pour l'aimé acceptant même d'en être l'objet. « Se sentir aimé, c'est ce qui nous justifie d'exister ». A la relation d'amour égocentrique de l'existentialisme, R. Barthes vient nous surprendre par le discours amoureux. Il n'est pas seulement langage mais inclut le corps : les gestes, le son, la voix, l'expression du regard, la peau. Avec le performatif « Je t'aime », R. Barthes nous amène en ce lieu où sujet et

objet viennent en un mot, en même temps, faire coïncider le dire et le dit. Aimer, c'est une action qui nous fait seul, solitude certes, mais l'amour est énergie, son discours se fructifie grâce au capital imaginaire. Comme au théâtre, dit Barthes, en amour le signe est toujours vainqueur.

L'émergence de l'amour, dès l'éveil de la sensorialité, des signifiants et engrammes pictographiques, dès l'agrippement et l'attachement, est une histoire qui s'écrit à deux. Face à tous ces bouleversements anthropologiques et psychiques, que devient l'amour de transfert dans la cure analytique. Selon F. Perrier, Éros cède devant l'épistémè et « la sublimation nous ramène autant à la fonction analytique qu'à l'amour et à la création artistique ». « Pourrait-on parler dans une fin d'analyse de dissolution du transfert ou de cristallisation⁴ ? ». L'amour de transfert est l'histoire centrale de la cure, celle d'un déplacement, d'une transformation, le véritable amour au sens de Lacan.

Pour conclure, je citerai cette litote qu'un de nos anciens présidents de la République aimait raconter : « C'est l'histoire d'un vieux couple qui vit en union libre depuis 30 ans, monsieur à 78 ans et madame 75 ans. Un soir Madame dit à monsieur « Et si nous nous mariions ? » et monsieur de lui répondre « Et qui voudra de nous ? ». A cet amour baroque où le comique est plus fort que le tragique, le discours maintient une frontière bien tenue entre l'amour et la passion.

Comment aimer d'un amour qui ne fabrique pas uniquement du Un, englobant l'un l'autre ? Aimer, en paraphrasant Winnicott, « c'est la capacité d'être seul en présence de l'autre ». Et René Char d'écrire dans un poème dédié à sa femme : « A force d'avoir aimé ce que tu n'étais pas, j'ai aimé ce que tu étais ». Aujourd'hui, cela devient, à travers la nouvelle figure de l'amour autolimitant, « Aime-moi comme je suis ».

Marie-Laure Dimon

Paris Le 21 novembre 2015

¹ Byung-Chul Han, *Le désir ou l'enfer de l'identique*, éditions autrement, Paris 2015

² René Kaës, *Le Maître*, éditions Dunod, Paris 2012

³ Alain Badiou avec Nicolas Truong, *L'éloge de l'amour*, éditions Champs essais, Flammarion 2009

⁴ François Perrier, *Chaussée d'Antin*, éditions 1018, 2071, chapitre *Canevas*